

Le jour de l'arrestation de Layisho, Martial et Chaïdana Layisho étaient allés pêcher sur le fleuve. Ils avaient fait une excellente pêche. Mais au moment où ils amarraient la pirogue pour rentrer à Yourma, ils virent un triste vieillard à la gorge et au front blessés, qui n'eut pas trop de mal à les convaincre de se laisser dériver par les eaux jusqu'à la forêt des Léopards, puisque Layisho avait été appréhendé et qu'on cherchait ses deux enfants. Martial et Chaïdana Layisho avaient dix-neuf ans. Le vieillard aux plaies leur avait

87

LA VIE ET DEMIE

procuré deux sacs d'identités, l'un en cuir rose, l'autre en cuir blanc. Il leur avait donné un grand panier de provisions, de quoi manger pendant deux semaines. Ils se laissèrent dériver pendant huit jours et huit nuits avant de quitter la pirogue et de se lancer dans une périlleuse guerre contre le vert. Là le monde était encore vierge, et face à l'homme, la virginité de la nature restera la même impitoyable source de questions, le même creux de plénitude, dans la même bagarre, où tout vous montre, doigt invisible, la solitude de l'homme dans l'infini des inconscients, et ce désespoir si grand qu'on finit par l'appeler le néant et qui fait de l'homme un simple pondeur de philosophies. La première privation à laquelle ils devaient se soumettre était le feu, le premier apprentissage lié à cette nouvelle existence était le cru à la place du cuit. Ils dormaient l'un blotti contre l'autre. Le sac d'identités que le vieillard avait destiné à Chaïdana Layisho lui faisait porter le nom d'Aleyo Oshabanti, celui de Martial Layisho donnait à son propriétaire le nom de Paraiso Argeganti Pacha. La bagarre contre le vert durait déjà depuis deux ans. Deux ans et de grosses poussières. Ils arrivèrent dans la zone de la forêt où il pleut éternellement. Le bruit des gouttes de pluie sur les feuilles a quelque chose d'affolant. Il fatigue les nerfs. Martial Layisho et Chaïdana se bouchaient les oreilles, mais le monde du silence était aussi affolant que celui du tac tac des gouttes d'eau sur les feuilles.

- La folie nous guette, disait souvent Chaïdana.
- La folie nous guette, répondait Martial. On a un

88

LA VIE ET DEMIE

si fort besoin des autres. Il y a des moments où j'ai envie de montrer mes papiers à ces feuilles, à ces lianes, à ces champignons. On a besoin des autres : de n'importe quels autres.

Ils essayaient parfois d'écouter la chorale des bêtes sauvages, la symphonie sans fond de mille insectes, ils essayaient d'écouter les odeurs de la forêt comme on écoute une belle musique. Mais ils s'apercevaient que l'existence ne devient existence que lorsqu'il y avait présence en forme de complicité. Les choses leur étaient absolument extérieures et c'étaient eux et seulement eux qui essayaient tous les pas vers elles. Ils avaient soif du vieillard aux blessures, ils avaient soif de Layisho et de Chaïdana, ils avaient soif des miliciens et de leurs emmerdements, ils avaient besoin de l'enfer des autres pour compléter leur propre enfer. Les quarts ou les tiers d'enfer, c'est plus méchant que le néant. La nature ne nous connaît pas — elle ne nous connaît pas. Tout se passe dedans, les autres, c'est notre dedans extérieur, les autres, c'est la prolongation de notre intérieur. Ils arrivèrent à une clairière. N'ayant pas vu le soleil pendant deux ans, ils donnèrent à la clairière le nom de Boulang-outana, ce qui signifie « le soleil n'est pas mort ».

C'est à cette place que longtemps plus tard, Jean Calcium découvrit la pierre qui gardait les voix et les sons depuis des milliards d'années et put, grâce à une machine par lui inventée, extraire de la pierre qui gardait les sons, l'histoire de trente-neuf civilisations pygmées. C'est à cette place aussi que Jean Calcium

89

monta sa cinquième fabrique de mouches, qui lui permit de gagner la douzième guerre contre la Katamalanasia et la puissance étrangère qui fournissait les guides. Martial Layisho éleva une hutte au milieu de la clairière, y aménagea deux étagères grossières en guise de lits, mais le froid les obligeait toujours à dormir ensemble, dans l'un ou l'autre lit. Pour éviter de franchir la frontière des choses et tomber dans cette tentation dont le pasteur Dikabane leur parlait si souvent à l'école moyenne protestante, ils dormaient toujours la tête de l'un dans les jambes de l'autre. Ils avaient confectionné des culottes tellement grossières qu'elles leur brûlaient les reins plus qu'elles ne les cachaient.

— Si on pouvait avoir un enfant, dit Chaidana un soir, on serait moins seuls.

— Ferme ta gueule, répondit Martial Layisho.

Elle pleura toute la nuit. Martial Layisho la consola, mais elle pleurait toujours. Très vite ses larmes devinrent pour eux quelque chose comme là-bas, là-bas et les autres : ils pleuraient à tour de rôle. Le soir, en rentrant de la chasse ou de la pêche, Martial disait avec un rire franchement jovial : « C'est le tour de ma sœur. » Elle prenait son tour, pleurant exactement comme ceux qui là-bas, perdaient quelqu'un. Le matin était toujours le tour de Martial Layisho. Il pleurait avant de partir à la chasse.

— Si on pouvait avoir un enfant...

— Ferme ta gueule. Ferme ton vilain corps de femme.

Le temps passait ainsi. Ils eurent vingt-cinq ans.

dans l'indifférence générale du groupe. C'était tragique : des gens qui meurent crus, devant d'autres gens qui assistent patiemment.

— *Mocheno akanata buentani.*

Cela voulait peut-être dire : « Ils ont le sang dur. » Ils attendaient sachant parfaitement les capacités du chamanekang.

— *Ocheminka Okanatani.*

« S'ils ne meurent pas c'est que ce sont des démons. »

La nuit tout le groupe détala. Restaient seulement les deux mourants et leur ami qui essayait désespérément de les tirer de la mort par des breuvages et des inoculations.

— L'enfer ! l'enfer ! l'enfer ! criait Martial Layisho.

Kabahashou qui avait fini par enregistrer le nom et par le dire toutes les fois après Martial, lui donna tous les sens possibles, il avait d'abord pensé à l'eau et donné à son malade des quantités gênantes d'eau. Puis il avait donné au mot « enfer » le sens de nourriture, puis celui d'air, celui de froid, celui de chaleur, celui de peur... Douze jours et douze nuits plus tard, Chaidana Layisho était hors de danger tandis que Martial continuait à crier l'enfer.

Il s'éteignit la troisième nuit de la troisième semaine qui suivit le départ des Pygmées. Sans en rien dire à Chaidana qui avait gardé le lit à cause de sa fatigue, Kabahashou alla attacher le cadavre de Martial Layisho à un arbre qu'il entoura de pièges. Pendant les dix-neuf mois et vingt-deux jours que le corps mit à pour-

C'est à cette époque qu'un groupe de Pygmées apporta le feu dans la clairière. Ils parlaient, une langue qui coulait comme un ruisseau de sons fous dans les oreilles de Chaidana et de Martial Layisho. Les Pygmées ne voulaient visiblement pas d'eux. Mais la soif de présence. Mais la faim des voix. Martial et Chaidana se fixèrent dans le groupe avec la plus grande peine du monde, grâce aussi à l'aide d'un jeune chasseur pygmée qui disait s'appeler un son que les jumeaux n'arrivaient pas à saisir pour de bon : quelque chose comme Kabayahasho, ou Tabaasheu, ou Pabahayasha. Ils décidèrent de l'appeler Kabahashou, sur une simple addition de sons habituels dans cette espèce de semis à la volée de syllabes que leur ami s'évertuait à pratiquer.

— Kapayahasheu ! Kapayahaasheu !

Le diable de nom ! Le père (ou l'oncle) de Kabahashou le disait avec cette chaleur et cette musicalité. Il fallut bien longtemps à Kabahashou pour convaincre les siens de considérer les deux exilés comme étant des leurs. Cette conviction ne fut jamais totale et pratique. On médisait d'eux, on les écartait, on les traitait comme des intrus, absolument gênants et dérangeants. Un jour, Kabahashou était à la chasse. Un autre jeune Pygmée dont le son du nom avoisinait Karamouhoché avait préparé du singe. Il avait mis une dose de *chamanekang*<sup>1</sup> dans la part qu'il avait apportée aux exilés.

Au retour de Kabahashou, les jumeaux se mouraient

1. Poison de liane.

rir, Kabahashou prit à ses pièges sept cent quarante-deux sangliers, deux cent vingt-huit civettes, huit cent trois chacals, quatre-vingt-treize chats, quatre crocodiles, deux léopards, d'innombrables rats de toutes tailles, ainsi que quatre boas et treize vipères. Le venin des vipères était entré dans les remèdes que le Pygmée avait utilisés pour combattre la paralysie de Chaidana Layisho. Malgré son jeune âge, Kabahashou connaissait toute la science de la forêt. Chaidana Layisho avait perdu même la voix. Les choses durèrent quelque cinq mois. La science de Kabahashou avait rendu l'utilisation de ses membres à Chaidana, mais la voix ne revenait pas. Un soir, Chaidana parla :

— Où est Martial ? demanda-t-elle en langue de là-bas.

Kabahashou ne comprenait pas. Longtemps plus tard, quand Chaidana put apprendre une affaire de soixante mots de la langue de Kabahashou, qui, en bon Pygmée, s'appelait Kapahacheu (c'est-à-dire Cœur tendre), elle se fit dire par le Pygmée que Martial était allé voir un oncle appelé l'Enfer.

— Où habite-t-il ? demanda Chaidana.

— Je ne sais pas. Il avait parlé de lui pendant quinze soleils et quinze noirs. Puis il est parti voir cet oncle-là.

— Il est mort, alors ?

Kapahacheu ne répondit que par un signe affirmatif de la tête, comme on répond à la question de savoir si oui ou non on a faim.

— Où l'as-tu enterré ?

— Enterré ?

— Enfoncer... remettre à la terre, dit Chaïdana en utilisant une très belle métaphore pygmée. On enterre les morts.

— Dans mon clan, dit Kapahacheu, on enterre les méchants, les malfaiteurs. Les hommes bien, on les garde.

Il lui montra la petite collection d'outils et de pièces artistiques qu'il avait sorties des os de Martial. Les objets d'art étaient d'une saisissante beauté et se résu- maient à quatre statuettes, douze colliers, deux ins- truments de musique, une pipe et une gibecière.

— Les dents de l'Enfer, dit Kapahacheu qui appelait Martial tantôt l'Enfer, tantôt Mahashia.

Il désignait un beau collier qu'il portait autour des reins ; Chaïdana le regarda longuement, elle n'eut au- cune réaction. Elle répéta seulement sans même y faire attention :

— On enterre les méchants. C'est peut-être mieux comme cela.

Ils se parlèrent de leurs ancêtres respectifs. Oh ! là encore Chaïdana était devenue amère.

— On m'a dit que j'ai eu des moches dans ma fa- mille. Aussi moches que la terre de là-bas. Moches à en mourir. Non, la terre est mal conçue. Il en fallait une pour quatre ou cinq types. Après, c'est l'enfer. L'enfer ne tue pas : il bouffe.

Elle avait dit le mot en langue de là-bas et Kapa- hacheu l'associa à l'oncle de Mahashia :

— L'enfer ?

tourait de pièges comme un vrai mort, à cause des bêtes que vos odeurs attireront.

— Combien de pattes ?

— Quoi, combien de pattes ?

— L'enfer ?

— Ah ! Autant de pattes qu'ils sont là-bas. Des multitudes.

— C'est grand ?

— Grand comme un pays. Grand comme la forêt.

Kapahacheu et Chaïdana restèrent huit ans à Bou- lang-outana. Le gibier se faisait rare.

— Les bêtes ont peur de notre odeur. Il faut partir.

— Martial est mort ici. Nous devons rester. Attendre notre tour.

— On ne vit pas comme cela dans la forêt. On ne reste pas quand la nourriture est partie. C'est la grande loi.

Ils marchèrent pendant quarante jours. Parfois ils se laissaient dériver sur un petit radeau fabriqué pour la circonstance. Géographiquement, la forêt appartenait à trois pays frontaliers, du moins suivant les notions que Chaïdana détenait de là-bas.

— Ça m'est foutrement égal qu'on soit en Kata- malanasie, au Pamarachi ou au Chambarachi.

— C'est quoi ?

— Des pays. Des terres.

— La terre n'a pas d'autre nom que la forêt.

— Ici, oui. Mais là-bas, ils ont mis des frontières jusque dans les jambes des gens.

— Frontières ?

— C'est quelque chose qui vous bouffe. Qui vous mange à coups fermés.

— Léopard ?

— Non.

— Lion, crocodile, tigre ?

— Non ! Ça vous mange tant que vous respirez — mort, ça vous laisse tomber.

— Vois pas !

— Tu ne verras pas. Il faut aller là-bas pour voir.

Les parents de Kapahacheu avaient été chasseurs, mangeurs de feuilles, et possédaient la science des sèves comme personne ne l'avait jamais possédée. Mais ja- mais de leur vie ils n'avaient rencontré une bête du nom de l'Enfer, qui vous mange vivant, et mort vous laisse tomber. Ils avaient tous eu les yeux qui bougent, ils pouvaient se cacher comme une gazelle, courir, grimper, apparaître, disparaître, et, bien entendu, ils avaient enterré deux méchants, les gens bien, ils les avaient gardés et transmis à leurs enfants, ils les avaient découvert le banghamhamana, cette sève qui vous gar- dait mort pendant quinze soleils et quinze noirs, et qui était au centre de la coutume du sacre des chasseurs. On vous faisait manger et boire pour la durée de votre mort artificielle, puis on vous donnait à la fin du ban- quet, dans un récipient laissé par le plus réputé de vos oncles chasseurs, une dose de banghamhamana. Vous prononciez les mots du voyage : *Onglouenimana chah- tana yonka* (J'apporte tous les vœux du clan au pays des tempêtes). On allait alors vous laisser dans la forêt, après vous avoir fait des enduits bizarres, on vous en-

— Limites. Pour séparer. Il faut séparer, tu com- prends ?

Le oui de Kapahacheu ne sortait que pour ne pas contrarier Chaïdana. Il ne comprenait pas. Il ne com- prendrait jamais leur maudit « là-bas ». Au fur et à mesure que le vocabulaire de Chaïdana en langue bat- soua<sup>1</sup> s'élargissait, elle lui racontait des histoires qui semblaient venir du dehors du monde. Le dehors du monde était l'expression que les Batsoua de la tribu de Kapahacheu utilisaient pour désigner le maudit pays des morts qu'on enterre.

— C'est bien qu'il y ait encore de la place pour être seul. Quand le monde sera mort là-bas, on en aura encore ici. (Ici) : comme j'ai du mal à dire ce mot. Je le trouve dur. Trop dur pour moi. On dirait qu'il va m'arracher des morceaux de gorge.

Le monologue de Chaïdana commençait à s'étendre comme un feu de brousse sur son être tout entier. Il l'éloignait un peu de Kapahacheu, mais elle avait des choses à ne dire qu'à elle-même. Son besoin de là-bas grandissait. Là-bas on fait des pieds et des mains pour être vivant, et ces pieds et ces mains ont leur charme, amer, mais charme quand même. Après tout, là-bas, les femmes avaient une ration spéciale d'oxygène. Les belles. Elles avaient beaucoup de place dans les cham- pagnes, dans les danses, dans les rues, dans les lits, toute la bonne place qui revient aux femmes dans un pays où les hommes sont des cailloux.

1. Nom authentique des Pygmées.

— Cette feuille, tu mets sous la langue pour devenir un homme-arbre. Cette feuille, tu mâches pour ne pas faire fuir le gibier avec ton odeur. Cette feuille tu frottes pour que les serpents s'éloignent. Cette feuille pour garder le souffle. Cette feuille. Cette liane. Cette racine. Cette sève. Cette plante.

Kapahacheu versait la forêt dans la cervelle creuse de Chaïdana. Les sèves qu'on met dans les yeux pour voir très loin ou pour voir dans la nuit. Les sèves qu'on met dans les narines pour respirer l'animal ou l'homme à distance. Les sèves qui provoquent les mirages ou les effets du vin. La gamme ~~de~~ poisons. La gamme de drogues. Les mots aussi. Les mots qui guérissent. Les mots qui font pleuvoir. Les mots qui donnent la chance. Ceux qui la tuent.

— Toi, tu ne mourras plus sous l'effet du poison puisque tu as échappé au gbombloyano. C'est la plus méchante sève de la forêt. Quand elle te laisse, tu peux vivre deux cents saisons de pluies. Tous les serpents de la forêt peuvent te mordre, tu n'en sentiras rien. On avait un oncle, Khaïahu, celui qui a fondé notre lignée. Il avait échappé au gbombloyano : il a vécu deux cent huit saisons de pluies. La coutume dit qu'il existe une liane dans la forêt, quand tu la manges, tu ne peux plus mourir. Tu attrapes la vie de la forêt. Tu deviens homme-racine. Tout le monde cherche. Tous les clans. Toutes les générations. Personne ne trouve. Mais la liane existe : elle donna naissance à la forêt, par la sève de sa vie. Toi qui as échappé au gbombloyano,

perdu une guerre. J'en inventerai une autre. Pas celle que ma mère avait perdue. Si je ne gagne pas, la Terre tombera. Ces choses me viennent comme si elles m'avaient habitée longtemps avant ma naissance. Mon sang les crie. Va vaincre ! Sans penser. Car penser est défendu. Vaincre — respirer, le plus fortement du monde.

— A cette allure-là, tu n'avais plus qu'à parler ta langue de là-bas. Nous ici, on n'a pas besoin de là-bas. On a la forêt. C'est grand la forêt.

— Je suis en saison de parole. Si je ne parle pas, je meurs lentement du dedans. Je mourrais jusqu'à la surface, ne resterait de moi que l'épluchure, l'enveloppe. Quand je parle, je me contiens, je me cerne.

— Si tu parles encore, je m'en irai.

— Bon ! reste. Je me tais.

— Cette sève enlève la parole. Cette sève rend sourd. Cette sève efface la mémoire. Cette sève te donne un cœur de lion. Cette autre... et cette autre.

Et c'était Kapahacheu qui parlait de sa république de sèves, de ses ancêtres, de l'oncle qui avait résisté au gbombloyano, de la feuille qui faisait pleuvoir, de celle qui rendait le gibier lent. Si bien qu'à la longue, dans le cerveau de Chaïdana, la forêt se fit, la forêt et ses enchevêtrements farouches, la forêt et ses odeurs, ses musiques, ses cris, ses magies, ses brutalités, ses formes, ses ombres et ses lumières, ses torturantes ardeurs. A part ses dix-neuf ans de là-bas, Chaïdana finit par perdre de vue son âge. Il y avait les jours, les

si nous retrouvons les autres, tu seras Mère de clan. La forêt te dira ses secrets dans la nuit. Elle te dira ce que les oreilles n'entendent pas.

Souvent, Chaïdana n'écoutait pas. Elle regardait le collier de dents. Elle pensait que les dents avaient appartenu à Martial. Ce petit empire de phalanges aussi, qui pendait sous l'instrument de musique. Là-bas, avec tout ce monde de Son Excellence. Si l'on s'amusait à faire des ustensiles ou des objets d'art. Mais il y avait la fosse commune, où Layisho était sans doute descendu.

× × | — Le temps, c'est la forêt. | × ×

Chaïdana se répétait souvent cette phrase. Elle avait fini par l'encrasser, par lui donner sa propre intensité, son odeur.

— Si le temps veut, je repartirai, et je prendrai la ville avec mon sexe, comme maman. C'est écrit dans mon sang.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demandait Kapahacheu.

— Une bagarre. Une guerre.

— Je connais un clan qui aime la guerre : les Mhaha. Les Premiers Humains.

— Là-bas le monde va très vite. Il y a des armes pour tuer un clan en un clin d'œil.

— Des sèves ?

— Non. Du feu.

— Les Premiers Humains ont des sèves pour tuer un clan en un rien de temps.

— Mon grand-père avait perdu la guerre. Il avait

nuits : c'était la forêt du temps, la forêt de la vie, dans la forêt de son beau corps.

— Il y a la sève qui permet aux femmes d'accoucher de cinq ou de six, mais elle raccourcit la vie. Et puis, il ne faut pas qu'on soit trop nombreux à cause du gibier. On emploie surtout la sève qui limite les conceptions. Il y a la sève qui provoque la chance, l'amitié, la haine, la peur, la honte, le courage. Il y a la sève qui règle la taille. On n'a pas besoin d'un grand corps dans la forêt, ça gêne trop. Il y a la sève qui dissout les graisses, parce que les bons chasseurs ne sont jamais gras.

Kapahacheu parlait comme un torrent, lui qui ne voulait pas que Chaïdana parle.

— Tu sais, mon frère...

— Tu sais, ma sœur... Oui, cette sève, cette plante, cette liane, ce champignon, cet insecte. Et il y a le grand arbre qui garde les voix des ancêtres. L'autre arbre qui garde les voix des morts qu'on n'enterre pas. La pierre qui parle. Le lac aux poissons cuits.